

■ **ROGER Michel**, *Les Années terribles (1926-1945). La Gauche italienne dans l'émigration parmi les communistes oppositionnels*, Paris, Éditions Ni patrie ni frontières, 2012, 328 pp.— Née en 1912 comme fraction de gauche du Parti socialiste, la *Sinistra italiana* (Gauche italienne, dite encore « gauche intransigeante ») connut, dès ses origines, de nombreuses scissions internes. C'est en 1919 qu'elle se constitua officiellement en « fraction abstentionniste », puis, l'année suivante, en fraction communiste du Parti socialiste italien, donnant naissance, en 1921, par fusion avec le groupe éditeur d'*Ordine Nuovo* de Gramsci, au Parti communiste italien. Personnage à bien des égards énigmatique, Amadeo Bordiga (1889-1970), ingénieur et architecte de profession, sera, malgré une existence militante où abondent les phases de repli, la principale figure de cette Gauche italienne que le Parti communiste bolchévisé, puis stalinisé, exclura de ses rangs à la fin des années 1920. Le livre de Michel Roger — qui est la version actualisée d'une thèse, sous la direction de Madeleine Rebérioux, présentée, en 1981, à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, devant un jury de choix (Robert Paris, Marc Ferro et Pierre Broué) — couvre les vingt « années terribles » (1926-1945) où, conséquence de la prise du pouvoir par les fascistes en Italie, puis de la Seconde Guerre mondiale, la Gauche italienne, reconstituée en « fraction communiste », poursuit ses activités dans l'émigration, essentiellement en France. Malgré son caractère un tantinet hagiographique, l'étude de Michel Roger comble indiscutablement un grand vide historiographique en restituant par le menu les nombreux et parfois abscons débats qui agitérent des noyaux — très minoritaires mais extrêmement vivants — de prolétaires convaincus d'incarner, au sens léniniste le plus pur, l'avant-garde, mais aussi l'essence de leur classe. D'où leur entêtement à maintenir, contre vents et marées, le « fil rouge » d'une invariance marxiste et d'un internationalisme prolétarien que, par sa nature démocratique et interclassiste, l'antifascisme était en train de distendre. Pour Michel Roger, qui insiste sur les différences entre les positions de Bordiga et celles — « plus originales » — des noyaux de l'émigration italienne, la trajectoire politique de la Gauche en exil invalide l'accusation de sectarisme dont on l'a souvent affublée. À preuve, sa participation à l'Opposition internationale (trotskiste), dont elle est exclue en 1933 pour refus du « front unique antifasciste », ou encore ses liens, même très lâches, avec la Gauche germano-hollandaise — dont quelques « bordiguistes » de *L'Ouvrier communiste* rejoindront pourtant les positions assurément anti-léninistes. Sur la guerre d'Espagne, événement majeur de la période étudiée, Michel Roger avalise *grosso modo* les positions d'équivalence contre-révolutionnaire de la Gauche italienne entre fascisme et antifascisme tout en admettant qu'elles l'isolèrent et provoquèrent, en son sein, une rupture définitive avec sa « minorité », dont une quinzaine de membres partirent rejoindre la colonne Lénine du POUM. De même, précise-t-il, son analyse politique de la Seconde Guerre mondiale comme affrontement inter-impérialiste se révéla théoriquement « juste », mais politiquement sans effet. Sauf celui de provoquer la dissolution de la « fraction » en attendant que le prolétariat retrouve une « existence sociale ». Toutes choses qui, en ces temps où il était minuit dans le siècle, prouvent surtout que, si la dialectique peut éventuellement casser des briques, elle n'abat jamais les murs du réel.— *Alice Faro*

■ **SAMIOS-KAZANTZAKI Eleni**, *La Véritable Tragédie de Panaït Istrati, suivi des correspondances de Victor Serge et Nikos Kazantzaki avec Panaït Istrati, présentation et postface d'Anselm Jappe*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes et IMEC, 2013, 344 pp.— Par une de ces étranges lenteurs dont l'édition française a le secret, il aura fallu attendre rien moins que soixante-seize ans pour que soit enfin disponible dans la langue où il a été écrit — deux ans seulement après la mort, en 1935, de Panaït Istrati — ce témoignage essentiel sur le moment et les circonstances de sa rupture avec l'URSS. On n'en connaissait jusqu'à maintenant qu'une édition espagnole publiée à Santiago du Chili... en 1938. Il faut donc rendre grâce à

Anselm Jappe et à Maria Teresa Ricci d'avoir tiré ce texte du majuscule puits d'oubli où il était tombé en nous le restituant dans une édition d'une grande qualité. C'est ici l'histoire, contée par Eleni Samios-Kazantzaki, du voyage d'un homme épris d'amour pour le pays de la grande promesse, cette Union soviétique qui s'apprête à fêter le dixième anniversaire de sa révolution. Nous sommes, en effet, en 1927, et Panaït Istrati, auteur célébré pour quelques romans de première importance dont *Kyra Kyralina* (1923) et *Oncle Anghel* (1924), fait partie de la liste des prestigieux compagnons de route invités pour célébrer le glorieux événement. Là où il s'en sépare, c'est que, sitôt arrivé en URSS, il décide de s'y établir pour contribuer à l'édification du socialisme, mais, avant cela, se met en tête de parcourir le pays, de la mer Blanche à la frontière turque, pour en saisir l'âme et la vérité. Il le fera seize mois durant, en compagnie de l'écrivain crétois Nikos Kazantzaki, rencontré à Moscou et avec qui il noue des relations fraternelles, et de leurs compagnes respectives, Marie-Louise Baud-Bovy, dite Bilili, et Eleni Samios, venues de France quelques mois plus tard pour participer à l'aventure.

Panaït Istrati est, en réalité, l'exact opposé des intellectuels fascinés par les villages Potemkine que leur présentent leurs cicérone bolcheviks. Lui, les guides, il s'en défait dès que possible pour aller au peuple, un peuple qu'il admire, qu'il sent. Et ce faisant il se met en condition, non pas de saisir le malheur qui le frappe, mais de ressentir, à travers les quelques confidences qu'on lui fait, la béance qui existe entre le mensonge propagandiste et la simple réalité vécue. Le reste est affaire de conscience. Celle d'Istrati s'accommode mal des subtilités dialectiques de son compagnon de voyage, le très raisonneur Nikos Kazantzaki. Si mal qu'il finira par rompre avec lui à la fin de son séjour dans la « patrie du socialisme » devenue le « pays du mensonge déconcertant ». Et ce d'autant que l'arrestation du vieil ouvrier anarchiste Alexandre Roussakov, beau-père de Victor Serge — avec qui il s'est lié d'amitié — et les menaces qui pèsent sur sa vie même l'ont conforté dans l'idée qu'il n'est désormais d'autre choix possible, pour un révolutionnaire, que de combattre activement ce régime d'infamie. Conseillé par Boris Souvarine, c'est à cette tâche qu'il s'attellera, dès son retour à Paris, en rédigeant, en octobre 1929, le récit — « douloureux et enragé », écrit Anselm Jappe — de son séjour de seize mois en URSS. La publication de *Vers l'autre flamme* lâchera sur Panaït Istrati la meute des chiens de garde du stalinisme qui n'aura, dès lors, d'autre but que de le détruire en le dénonçant comme « traître », « parjure » et même « agent de la police roumaine ».

En postface du témoignage d'Eleni Samios-Kazantzaki, Anselm Jappe s'intéresse aux connivences qui sont nées, lors de leurs rencontres de 1928, entre Victor Serge, Nikos Kazantzaki et Panaït Istrati. Malgré leurs notoires différences d'approche (politique chez Serge, métaphysique chez Kazantzaki, sensible chez Istrati), ils partageaient, nous dit-il, une même prédisposition pour « l'honnêteté et le désintéressement, l'absence de tout opportunisme, le dédain pour la littérature des littérateurs », mais aussi la même conviction — anti-matérialiste — selon laquelle « ce sont les êtres humains qui font les révolutions ». Et qui, souvent, les défont. Ces connivences sont au cœur des deux correspondances qui sont annexées à ce beau volume : les lettres de Victor Serge que le grand écrivain roumain de langue française reçut de 1929 à 1932 et la correspondance qu'échangèrent, après leurs retrouvailles, de 1932 à 1935, les éternels frangins Nikos et Panaït. De la première série, on retiendra cette phrase, magnifique, de Serge à Istrati : « Il faut savoir servir et défendre avec acharnement la révolution, c'est-à-dire la cause des hommes et de l'avenir, mais la défendre aussi contre ses propres maladies et ceux qui les entretiennent. » Elle dit tout de l'espoir démesuré que ces dissidents cultivèrent en ces temps d'extrême défaite où il était essentiellement question, pour eux, de ne s'arranger ni du mensonge d'État ni du renoncement à l'idée d'émancipation sociale.— *Arlette Grumo*